

1

- Tu viens, Jacques ?

Là, c'est Marceau qui cause et Marceau c'est mon père. Des fois, souvent même - enfin... presque toujours -, je dis « papa » ; d'autres fois, plus rarement - c'est-à-dire presque jamais -, je dis « Marceau ». Mais je dis comme ça dans ma tête quand je parle de lui. Ça me donne l'impression d'être plus grand.

- Allez, bouge !

- Oui, papa.

Je ne m'étais même pas rendu compte que nous étions arrivés et je sors de mon hébétude comme on sort d'un tunnel. Depuis Montargis, j'ai essayé, en vain, de rassembler tous mes souvenirs de l'année d'avant et me voici déjà à Gien sans avoir bien reconnu le paysage, ni les forêts de bouleaux malingres, ni les landes de bruyères pourpres que nous venons de traverser.

Je décolle mes cuisses de la banquette de bois verni. La troisième classe des Chemins de Fer, ce n'est pas le luxe et l'été ça colle. En plus, c'est dur et ça me fait mal aux fesses. Le contraire serait bien étonnant : je n'arrête pas

de grandir et je suis maigre comme un clou et, comme il n'y a rien à bouffer vu que les « boches » ont tout cassé, ce n'est pas demain que j'épaissirai.

« Sept ans et demi ? Comme il est grand pour son âge ! » disent-ils tous.

Tu parles ! Je pousse comme une herbe folle et j'ai faim, tout le temps faim.

- Chez Mémée, tu seras bien et tu mangeras mieux, a décidé Marceau, et puis ça nous fera pas de mal de penser à autre chose... a-t-il ajouté, l'œil mauvais.

Il faut dire aussi que depuis que Gilberte s'est tirée - Gilberte, c'est ma mère et je ne sais pas pourquoi je ne dis jamais « maman ».- il est bien embêté, le Marceau, de me laisser seul pendant qu'il travaille. La rue de Montreuil à Vincennes et le Bois du même nom, c'est pas terrible.

Y a bien les copains avec qui je fais des virées à vélo avec, parfois, des moments où je me fais peur...

Y a bien la mère Jeanne, énorme, qui a un derrière si monstrueux que j'ai toujours envie d'y mettre une fessée...

Y a bien sa loge de concierge, grande comme un cagibi, où c'est plutôt drôle de la voir faufler ses cent vingt kilos en évitant de trébucher sur Dolly, sa vieille chienne noire qui a toujours une lueur d'effroi dans ses grands yeux humides...

Y a bien la cour aussi, mais ce n'est pas folichon de jouer, au milieu des déchets de ferraille de l'atelier d'à côté, avec le gros Michou qui ne comprend rien à rien et qui a peur de tout...

Enfin quoi, il n'y a pas grand chose et je m'ennuie.

Le jeudi, le Marceau n'a pas d'autre choix que me confier à la Grosse. J'y mange ce qu'elle prépare comme elle peut dans un recoin tout noir et grasseyé sur un vieux réchaud à gaz qui produit une légère et, néanmoins, inquiétante explosion à chaque fois qu'elle l'allume. Chez elle, comme chez nous, deux étages plus haut, j'ai encore faim quand je sors de table. Le moment le plus terrible c'est le « dessert » si on peut appeler ça ainsi. Il est quasi unique, invariable quoique sous deux formes, l'une fraîche ou l'autre séchée : la banane. Je déteste !

On pourrait croire, comme ça, que je n'aime pas grand-chose mais ce n'est pas vrai. La mère Jeanne, je l'aime bien. Vraiment bien. On ne se connaît pas qu'un peu tous les deux puisqu'elle prend soin de moi depuis ma naissance. Elle a même tellement pris soin de mon confort, quand je n'étais encore qu'un petit pisseux braillard, je veux dire sous l'Occupation, qu'elle a toujours veillé à me promener dans un landau pourvu d'un double matelas.

Le matelas supérieur était un modèle normal, classique, tout-venant, un matelas-matelas, quoi. Celui du dessous était de nature plus complexe et sans doute peu confortable mais il variait suivant les opportunités, la demande ou la saison. Il y avait le matelas-saucisson, le matelas-poulet, le matelas-pommes de terre, le matelas-beurre, le matelas de tout ce qu'on ne trouvait pas avec des tickets de rationnement.

C'était le matelas-marché noir.

La Gilberte m'a dit plus tard, quand j'ai tenté de renouer avec elle des fils inexistantes, que j'aurais même pris l'air

sur un matelas-revolver. Mais ceci est une autre histoire. J'étais donc un bébé très aéré. Il faut dire qu'avec toutes les livraisons qu'elle avait à faire, la mère Jeanne m'a sans doute offert le record de la plus longue distance parcourue en landau à risques.

Marceau me prend par le bras. « Faut se grouiller » qu'il dit. Au pas de charge, nous allons récupérer les vélos dans le dernier wagon.

Grinçant, craquant, hurlant, le train siffle et s'ébranle dispersant autour de lui une odeur de charbon brûlé et nous restons sur le quai, le temps d'installer la valise en carton couleur châtaigne sur le porte-bagages du vélo bleu de Marceau, un beau routier - le vélo, pas le père - à trois vitesses.

Nous voici presque au bout du voyage et à l'orée de mes vacances.

Marceau laisse aller. Après les casernes, ça descend et pour lui, c'est facile. Mais moi, je pédale et j'y suis bien obligé : j'ai un pignon fixe. Un sacré cadeau qu'il m'avait offert pour mes cinq ans. Jaune, superbe. Hélas maintenant trop petit pour mes grandes pattes de sauterelle. Il a bien remonté la selle et le guidon mais l'engin reste court et je ne m'y sens plus à l'aise.

- Ne lâche pas les pédales, me rappelle-t-il.

Il est là, près de moi. Sa seule présence me rassure. Je sais que rien ne peut m'arriver. Nous tournons à droite, juste avant une pente plus accentuée. Nous nous arrêtons un instant.

- Regarde.

Elle est là, dans une infinité de scintillements gris, miroir d'un ciel de matin calme.

Elle est là.

Ma mémoire toute neuve sait faire renaître ses odeurs et ses éclats.

Elle est là : la Loire.

Je pourrais même dire *ma* Loire et j'ai, tout à coup, une grande envie d'être chez Mémée.

2

Après le déjeuner, ils m'ont obligé à me reposer. J'ai râlé mais j'ai dû m'exécuter. À côté, ils parlent. J'écoute mais je n'entends pas tout. Juste quelques mots. Ça discute inquiet: « armes... obus... des gosses tués... sables mouvants... n'ira pas tout seul... noyés... restera à la maison... ».

Je ne sais pas trop de quoi il retourne mais je sens confusément que ma liberté est en jeu et en question. Liberté. Curieux mot dont j'ignorais le sens à cette époque. J'étais pourtant suffisamment livré à moi-même pour en connaître la saveur et le prix ainsi que l'ennui qui parfois l'accompagne.

Une fois finie ma sieste obligatoire, j'ai décidé papa à aller la voir. Je n'y ai pas eu beaucoup de mal; lui aussi, il l'aime sa Loire. Je le vois bien à ses regards qui caressent, à son visage où s'estompe, peu à peu, sa fatigue d'ouvrier, à cette habitude qu'il a de siffloter dès qu'on est au bord de son lit. Sans hâte, nous nous dirigeons vers le long vieux pont en dos-d'âne. Les plaies de la folie des hommes sont encore béantes: des pierres, des cordes, des planches de protection partout sur les quais, sur le pont lui-même, dans les

ruines des maisons envahies d'orties et de petites fleurs jaunes que je soupçonne de puer et puis, aux frontières des quartiers rasés, tels des témoins incongrus de l'horreur récente, quelques bâtiments curieusement épargnés comme la poste, toute grise ou la boulangerie aux murs de torchis et de vieilles poutres noircies.

Marceau regarde, incrédule. Et pourtant, cette désolation, il l'a déjà vue l'an d'avant et l'an d'avant encore. Je ressens à quel point ça lui fait mal sans comprendre le comment et le pourquoi de sa douleur.

- Tu vois, j'ai travaillé ici... quand j'étais jeune... avant la guerre. Il me montre un énorme enchevêtrement de briques et de poutres éclatées. Je vendais des vêtements, reprend-il. Les grands sont bizarres. Comment pouvait-il vendre quoi que ce soit dans un endroit pareil ?

- Et pourquoi t'as pas continué à vendre des costumes au lieu de travailler à l'usine ?

- C'est une vieille histoire... J'ai eu des embrouilles avec le patron... à cause de sa femme.

Je sens, non, je sais déjà, que Marceau et les femmes ça fait forcément un tas d'embrouilles.

On a l'air d'aller comme ça, au hasard, de bayer aux cornilles comme dit Mémée, mais le Marceau sait parfaitement où il va. Boire un p'tit canon au « Vieux Gien » est bien le but de la balade.

Marceau, il aime bien les p'tits canons. Moi, j'aime bien aussi. Pas pour moi, bien sûr mais, quand il en prend un, j'y gagne toujours une grenadine ou un machin sucré. Quand il rencontre ses copains de « jeunesse » au « Vieux

Gien», ça dure toujours un peu, les palabres. Alors, si ça se prolonge, j'ai droit à une pièce supplémentaire pour une sucette ou des bonbons. Il n'est pas pingre, papa, il donne, il me donne facilement. Il a peu mais il ne garde jamais tout pour lui et puis c'est bien normal que mon statut de « prunelle de ses yeux » m'apporte quelque bénéfice secondaire.

Il n'a pas trouvé beaucoup de copains au « Vieux Gien », alors même avec chacun sa tournée, ça n'a pas trop duré. Ça me va bien.

Comme il reste bien une paire d'heures avant le dîner, on passe le pont et nous voici au « Berry », un quartier de Gien sur la rive gauche. Tout y est aussi démoli, éventré et ratatiné que sur la rive droite. De là, on voit mieux l'ampleur des dégâts sur la ville et, en même temps ça paraît moins grave. À cause du recul, sans doute.

J'aime bien le « Berry » où vivent Marcelle et sa fille Suzanne. J'ai des souvenirs douillets dans ma cervelle de mioche...

Le « Berry », c'est aussi la Loire en pente douce. De l'autre côté, c'est raide et profond, le courant est puissant. Et puis on y a la ville, là, juste derrière le dos avec sa respiration, sa rumeur et son agitation. Ce n'est pas à mon échelle.

Non, j'aime mieux le « Berry » où ma Loire tourne autour de sa rive en la caressant. J'aime ce reflet du ciel que l'eau rend métallique. J'aime que s'étirent ces longues langues de sable que les herbes sauvages adoucissent. Doux, le fin gravier mêlé de vase et apaisant le courant. Douce et

tiède, l'eau d'été. Même un enfant peut y enfouir ses chagrins et mettre ses peines entre parenthèses le temps de s'y plonger.

Nous nous arrêtons à l'angle du pont là où le père Mathieu a rafistolé sa vieille boutique. Il y a peint en belles lettres blanches sur fond de décrépitude: «Mercerie - Café-Tabac - Articles de pêche». Tout ça!

Marceau s'est accoudé au parapet et à son expression gourmande, je vois bien qu'il a une démangeaison de canne à pêche.

- Et si on allait à la pêche demain?

J'en étais sûr! Il n'a pas besoin de me le demander deux fois. Encore un truc que j'aime bien, la pêche. Surtout parce que je suis avec papa, que je fais comme papa et qu'il est là, avec moi, presque rien que pour moi. C'est lui qui accroche l'asticot, cette petite saloperie blanche, grouillante et puante.

Il faudra que je raconte pourquoi je n'ai plus voulu aller en acheter, des pas-chers, aux abattoirs...

C'est aussi lui qui décroche le poisson mais, attention, c'est moi qui le dépose dans la bourriche quand il ne m'a pas, avant, giclé des mains comme une savonnette mouillée.

Marceau, il prend toujours plus de poissons que moi. C'est rageant mais c'est normal: il a une grande gaule. Il a un grand vélo aussi. Il a tout de plus grand que moi.

Je l'observe et je me dis qu'au fond, Marceau, il est bien comme ça. Je veux dire sans Gilberte, sans femme. On est bien tous les deux. Peinards, tranquilles. Je sens bien,

parfois, que je gêne un peu quand il veut aller aux courses ou jouer aux cartes au Café-PMU de la rue du Midi. C'est bien pour ça que j'ai toujours une petite pièce pour aller faire autre chose autre part.

Quelquefois, il y a des dames qui traînent dans mon espace. Je crois que c'est plutôt dans le sien qu'elles rôdent, si on y réfléchit. Je les déteste. Toutes. Il le sait bien et ça ne dure jamais longtemps. Elles, elles en ont vite ras les miches de mes façons et de cette terrible manie que j'ai de raconter n'importe quoi à mon père. Il me croit toujours sur parole et on dirait que ça l'arrange bien. Je pense qu'il en profite pour garder, lui aussi, sa liberté.

D'ailleurs, c'est de ma faute, à moins que ce soit grâce à moi, si Gilberte est partie. Avec le mobilier. Je n'aurais sûrement pas dû raconter qu'elle m'emmenait souvent promener au Bois avec le Jean du Cours des Halles. Ça a bien chauffé chez nous. La Gilberte, elle avait le nez en sang et, une poignée de jours après, la maison était vide. Dur ! Moi, j'étais malade. Pas de son départ, non, de la rougeole et ça ne l'a même pas retenue.

On s'est retrouvé «entre hommes», presque sans rien, mais entre hommes. Je m'y suis fait. J'aime bien.

Il dit que les femmes «c'est toutes des garces». Il a sûrement raison à part Mémée, Suzanne et la mère Jeanne quoique, pour la mère Jeanne, ça reste à voir.

Qu'est-ce qu'elle en prend, des raclées de son Marcel ! Et si elle en prend tellement c'est sûrement qu'elle les mérite ? Non ? Je ne sais pas...

Je me suis toujours demandé comment un petit mec, aus-

si sec et maigrichon que le Marcel, pouvait lui coller des tannées pareilles alors qu'elle est au moins deux fois plus forte que lui. En plus, il dort avec elle. Ça doit être terrible! Je l'imagine roulant dans le lit et tombant sur elle toute la nuit... qu'est-ce qu'elle doit lui tenir chaud!

« C'est pas diou possible » dirait Mémée.

Les grands sont vraiment bizarres. Ils font des trucs complètement fous. C'est tellement évident que ça crèverait les yeux de n'importe qui et ils ne s'en aperçoivent même pas. Moi, quand je serai grand, ça sera bien plus simple: je marierai une « négresse » avec de gros nichons mais pas comme ceux de la mère Jeanne qu'on dirait des fesses et que j'aurais peur qu'ils m'étouffent.

Pourquoi une « négresse »? Et bien parce qu'elles ont de gros nichons, comme j'ai dit, qui sont très beaux et même qu'elles les montrent. Ça, j'en suis sûr parce que je les ai vus dans le livre de géographie qui est chez Mémée. C'est, avec l'almanach Vermot, les seuls livres qu'elle a.

On se demande pourquoi ceux-là et pas d'autres.

C'est sur cet alléchant projet matrimonial que je m'endors après un repas frugal et parfumé et, surtout, sans banane.

3

C'est dimanche, le lendemain de notre arrivée. Pas n'importe quel dimanche. Je ne peux pas l'oublier parce que papa me réveille très tôt. Enfin, il croit me réveiller mais je le suis déjà depuis un bon moment. Je ne lui faisais qu'à moitié confiance. Mon petit réveil intérieur a sonné silencieusement quelques instants avant que je l'entende chuchoter : « lève-toi, Jacques et ne fais pas de bruit ». C'est bien, il a tenu parole. Un bon point pour lui.

C'est la première fois que je pars à la pêche comme un grand, au petit jour. « À l'aube » m'a dit papa. Un mot inoubliable parce qu'il est plein de fraîcheur, de lumières changeantes et de promesses. C'est le juste mot d'un moment magique.

Au carrefour de la route d'Orléans, là où on débouche sur le fleuve, ma Loire, fumante, encore endormie, laisse couler un ruban gris acier. Le même gris qu'au fond du puits de Mémée. La trouille que j'ai quand je me penche et regarde dedans...

À bien l'observer, elle n'est pas endormie. Elle vit, bruisse, crée des remous, des tourbillons qu'elle efface aussitôt, fait onduler de longues bandes d'algues dans une danse

saccadée. Si je ne l'aimais pas tant, je pourrais la trouver inquiétante.

Pour me faire plaisir ou parce qu'il en a envie ou pour les deux à la fois, Marceau a décidé de tremper le fil du côté du Berry. On passe le pont sur une Loire bicolore : orangée du levant vers l'amont et métallique vers l'aval. Il a fixé les cannes sur le cadre du routier bleu, moi, je porte la musette. Malgré l'effort fourni pour franchir le dos-d'âne du pont, je tremble de la fraîcheur du petit matin. D'excitation aussi.

On passe devant chez la Marcelle. Suzanne dort dans cette maison... Suzanne... J'ai tellement hâte de la revoir. Elle sent si bon.

Le temps de laisser gambader ma tête vers Suzanne et on est déjà arrivé au Rochereau.

On ne devrait pas se faire des idées, du cinéma. On ne devrait pas se raconter l'histoire avant de la vivre. Ça mène forcément à la déception et à l'amertume.

Je m'étais approprié le lieu, j'avais commencé la partie de pêche avant de m'endormir et, ce matin, les yeux à peine ouverts, avant d'entendre papa, j'avais déjà rempli la bourriche de poissons au moins aussi gros que ses mains. Et là, là au Rochereau, qu'est-ce que je vois ? Deux sales types benoîtement installés, fils et bourriches dans l'eau, épuiettes à portée de main, un sac d'amorce à leurs pieds. Le grand jeu ! S'ils sont là, ce n'est pas par hasard. C'est forcément le meilleur poste. Nous, nous ne prendrons rien, « pour sûr » comme dirait Mémée. À tous les coups, on va faire bredouille. Je râle.

Marceau les salue comme il convient entre «pays» qui partagent le fleuve et se tourne vers moi :

- Tais-toi et aide-moi un peu au lieu de bougonner. Si t'avais pédalé plus fort, on serait arrivé avant.

Ce reproche achève de casser ma joie, je lui en veux.

Marceau nous pose un peu plus bas, à distance convenable. Faut pas gêner. Le courant y est plus rapide, sûrement trop pour que les poissons s'y tiennent. J'en ai vite assez de regarder mon bouchon filer de la droite vers la gauche comme s'il avait le feu au derrière. Est-ce qu'un bouchon a un derrière ? Cette interrogation ne m'amuse pas longtemps. Je poursuis mon effort sans y croire. Plus le temps passe, plus ma certitude d'un gâchis devient certaine. Ça ne mord pas.

Mes yeux quittent de plus en plus souvent le flotteur pour se porter vers les deux types. Ils ne cessent d'avoir des touches. Ils poussent le culot jusqu'à me montrer, avec un sourire aussi niais que narquois, les gardons qu'ils sortent. Fiers et contents d'eux, ils sont. Ça ne va pas se passer comme ça ! Ma décision est prise : je glisse vers l'amont, plus près, toujours plus près d'eux...

- Dis donc, l'Marceau ! Tu pourrais point dire à ton gamin d'être dans son coin ? glapit celui des deux qui a sa ligne emmêlée à la mienne... à moins que ce ne soit le contraire.

Je ne l'ai pas vu souvent dans cet état, le Marceau. Il est drôlement en rogne après «la prune de ses yeux» !

Je venais, d'un coup, d'enfreindre tous les usages halieutiques. Honte et désolation. Son sang de pêcheur ne fait

qu'un tour et occulte toute fibre paternelle. Le coup de pied m'arrive aux fesses à la vitesse d'un brochet en chasse. J'esquive de justesse. Sa cheville d'appui, mal assurée sur la rive pentue se tord et Marceau se retrouve assis dans les chardons, grimaçant de douleur.

Grand mal dans son corps, gros bobo dans mon cœur. J'ai envie de me précipiter vers lui, de l'aider, de me faire pardonner mais sa colère est tellement présente que je n'ose m'approcher. Il se relève, il peine à se tenir droit, son regard est froid, lourd de reproches. « On rentre ». C'est sans appel et c'est Ma Faute. J'y ai appris un état que je ne savais pas nommer. Culpabilité. Je ne sais toujours pas quoi en faire.

Bredouilles tous les deux et lui, boitillant, nous sommes rentrés en silence et sans gloire.

Notre brouille ne pouvait durer. Il m'a grondé ce qu'il fallait pour mettre un point final à cet épisode et, le soir, il a repris le train. Il y avait du vague à l'âme après le gros câlin d'au revoir. On savait trop bien qu'on allait se manquer. Ses yeux étaient humides, un peu. Les miens, beaucoup.

Me voici seul avec Marie.

Marie, c'est Mémée.

C'est une petite vieille dame, vraiment petite et menue mais si droite que je la trouve grande.

Robe, bas, chaussures plates, même le tablier, tout est noir : elle porte un deuil perpétuel. Son teint rose, très frais, ses cheveux blancs, lumineux comme un ciel d'été trop chaud, tous bien tirés vers le haut et réunis en un chignon-boule, gros comme un petit navet, inspirent un grand respect.

Et puis, Marie, elle a surtout des yeux. Deux bleuets étincelants. Son regard est clair et doux mais, parfois, il vire à l'orage et il est bien difficile de l'affronter. Elle en a de l'autorité, Marie. Il faut dire que la vie a fait ce qu'il fallait pour. Elle n'a pas eu le choix, Mémée : elle vient de vivre sa troisième guerre quoiqu'elle se souvienne assez peu de la première.

Elle est née en 70, du siècle d'avant. Déjà à cette époque, on se fendait bien la gueule avec les « boches »... Son père n'en est pas revenu.

En 14/18, la Grande, - comme s'il pouvait y avoir de « gran-

des guerres » - lui a pris deux frères et son mari. Comme Marceau, je ne connais pas mon grand-père. Les mâles de cette famille ont une fâcheuse tendance à disparaître prématurément. Je pressens que je vais avoir les chocottes aux alentours de la quarantaine. Si j'y parviens.

Maintenant, elle sort de sa troisième, toute récente, encore fumante, qui prive la Loire de la fine gaule du tonton Gaston, frère de Marceau et enfant de Marie bien qu'il n'ait pas beaucoup fréquenté l'église.

Père, frères, mari, fils, tous y sont passés. Alors, elle a pris l'habitude du noir. Elle a le chagrin discret sauf que, parfois, ses bleuets fanent un peu. Mais à moi, elle sourit souvent. Je crois que je suis son petit-fils préféré. Ce n'est pas comme le Jean-Claude du Gaston dont on ne parle jamais. Il paraît qu'il ne fait que des bêtises, et même des grosses !

Elle sent bon, Mémée. J'aime bien les odeurs. J'aime bien les gens qui sentent bon, mais pas trop. J'aime bien la cuisine parfumée. Il y a plein de choses que j'aime. Il y a aussi plein de trucs que je n'aime pas : quand papa s'en va, quand il ramène des femmes à la maison, quand je ne peux pas pêcher où je veux, quand on me dit « non » et, justement, maintenant que papa est reparti, les « non » pleuvent et il me faut les affronter.

Mémée a été investie de l'autorité paternelle, son naturel aurait pourtant suffi.

Les bribes de conversation, entendues le jour de notre arrivée, prennent un aspect bien concret que mes sept ans « et demi » réfutent totalement.

- Où qu'tu vas comme ça ?

- Ben, à la Loire.

- Non.

-

Le ciel me tombe sur la tête et je ne sais que dire. À Vincennes, je prends mon vélo et je vais où je veux puisqu'il n'y a personne pour me l'interdire. Ici, il va falloir argumenter pour tout et je ne m'en sens pas le courage, je sais que c'est perdu d'avance.

- La Loire est ben trop dangereuse.

Il faut que je trouve, et vite, un moyen de la faire changer d'avis mais je ne trouve rien d'autre à répondre que :

- Pourquoi ?

- Parce qu'il y a des bombes partout dans l'sable... et des obus aussi. C'est interdit d'y aller. Et ton père, i'veut point.

Si, en plus, elle cite le Marceau, c'est que c'est sérieux. Ça bouillonne dans mon crâne. Lueur :

- Je vais voir la Marcelle.

Je manque ajouter « et la Suzanne » mais je ne le dis pas. Je ne sais pas pourquoi mais c'est un peu comme un secret à venir, un secret en attente.

- C'est point la peine, elle vient demain. Pour aujourd'hui, tu t'ranges. Ton père, il est pas ben raisonnable de t'avoir fait lever si bonne heure, hier. Elle ne le savait pas mais elle aurait, presque, pu dire « si bonheur ». Presque...

Triste journée. Papa est parti, mon vélo est bouclé dans la remise et mon horizon a, pour limites, l'almanach Ver-

mot, le vieux livre avec les « négresses » et le puits au fond de la cour pavée et, comme s'il prenait à l'été l'envie de me narguer, il fait beau, la lumière est bleue et ma Loire m'attend.

Merde, merde et re-merde !

Je dis ça tout bas dans ma tête parce que Mémée aurait vite fait de me cingler les cuisses à coups de badine si elle entendait une vilénie pareille.

- Quo' qu'c'est-y don' que c't'osieau ? C'est pas ben une façon d'causer, pourrait-elle chantonner, histoire de rythmer la rossée.

Marie, elle n'a jamais plaisanté avec les bonnes manières et le beau langage.

Long comme un jour sans pain, le temps s'étire comme un mauvais « chouinegomme » mâché et remâché. C'est à croire que le soleil a ralenti sa course rien que pour m'embêter.

- Bonjour Jacques.

- Bonjour l'ennui.

- Tu as tort de faire cette tête... Il faut t'attendre à me voir souvent, tu sais.

- Oui, je sais.

L'arrivée de la Marcelle me tire de la vieille géographie. Je quitte sans trop de regrets les pages que je connais par cœur. L'Afrique Équatoriale Française et ses merveilles... Et l'Afrique Occidentale Française donc! Même qu'on dit « AEF » et « AOF ».

Ça me fait penser que Marceau parle souvent, avec colère et mépris, des « B.O.F ». Mais ça n'a rien à voir. C'était des salopards qui faisaient leur beurre en vendant de la crème alors qu'on n'avait rien à manger.

La Marcelle me couvre le museau de bisous sonores et humides. Ça dure. Elle m'étouffe en me serrant fort contre ses gros nichons de nourrice. Pas aussi gros que ceux de la mère Jeanne, quand même. Ça serait bien qu'elle cesse de s'extasier sur ma taille, de s'apitoyer sur mon teint de papier mâché et sur ma maigreur. Ça me désoblige, à la longue. J'en arrive à me voir long et moche, ce qui n'est jamais bon pour le moral d'un gamin.

Elle s'enquiert du Marceau et laisse fuser quelques perfides allusions à la Gilberte. Bon! Ça va comme ça, on a fait le tour. Moi, je ne suis pas loquace et me garde bien de répondre. Papa a dit « qu'y a des choses qui regardent

personne ». Changeons de sujet.

- Où elle est, Suzanne ?

- Voyez-vous ça, il se souvient d'elle!... Elle est un peu patraque, à c't'heure, c'est ben à cause de ça qu'elle est pas venue avec moi... mais tu la verras si tu viens au Berry.

Nuage et bonheur. Un peu que j'irai « au Berry », je ne demande que ça, mais je ne veux pas qu'elle soit patraque, la Suzanne.

- Si Marie veut ben, t'as qu'à venir demain, ajoute-t-elle avec un bon sourire, et j'te ferai des petits pois du jardin, des petits pois au sucre... Tu t'souviens comme tu les avais aimés l'an passé ?

Mon visage exprime sans doute tant de joie et de reconnaissance que Mémée n'ose pas dire non.

Le plus difficile maintenant est d'attendre jusqu'à demain. Le soir, après dîner, on sort les chaises pour « prendre le frais » au bord du trottoir. Les voisins y sont déjà. Les rares voitures qui passent sont davantage objets de curiosité que de désagrément.

Ça ne dure guère. Tout le monde regagne son logis au premier moustique.

6

- Fais ben attention et sois ben prudent... Tu vas point trop vite... Tu descends point à la Loire. T'as ben entendu c'que j'dis ?

Ultimes recommandations, maintes fois répétées, de Marie qui me laisse enfin pédaler vers Suzanne. Le pignon fixe a des ailes. Je suis certain qu'il roule plus vite que le vélo du Marceau. J'en tremble de partout.

Je ne m'arrête pas au bord du fleuve. À peine un regard. Une infidélité...

Je pédale et c'est tout. Avalée la longueur du quai, avalé le dos-d'âne. Dans la descente du pont, côté Berry, le vélo prend tellement de vitesse que tout m'échappe brusquement. Une embardée, un coup de trottoir, un choc sur le guidon et mes fesses décollent de la selle. Contre toute logique, je demeure en équilibre sur le vélo. Mon cœur cogne. J'ai comme un tambour dans la poitrine. Le souffle court, je m'arrête un instant devant le capharnaüm du père Mathieu, je ne peux pas arriver dans cet état chez la Marcelle, Mémée en serait aussitôt avertie.

Enfin rasséréiné, je tourne à gauche et c'est là, tout de suite à droite, une lourde maison grise, face au fleuve qui, plus d'une

fois dans ses colères passées, l'a souillée de ses débordements. Son unique charme est d'abriter ceux de Suzanne. J'emprunte la ruelle sur le côté et entre par le jardin. Je me sens chez moi. C'est un peu comme si je prenais ce chemin tous les jours. Au bout de l'allée qui scie le potager, la porte de la cuisine est grande ouverte. La pénombre qui règne à l'intérieur ne laisse rien deviner et m'absorbe. Je m'immobilise sans rien distinguer et mon cœur semble battre plus fort encore qu'après mes récents exploits dans la descente du pont.

- Le p'tit Jacques!

Je reconnais sa voix et ne trouve rien à répondre.

À l'évidence, c'est ma seconde nature : j'ai toujours plein de choses à dire et ça ne vient jamais quand il faudrait. C'est fou ce qu'on peut manquer de la vie avec un handicap pareil.

Dans l'instant, je me retrouve dans ses bras. Ça sent bon les petits pois et l'eau de Cologne. Tout se mélange et je voudrais que le temps se fige contre sa peau douce.

J'y vois à peine parce que mes yeux ne se sont pas encore habitués à la faible clarté tiède de la pièce et, surtout, parce qu'elle me serre contre elle. Accroupie devant moi, sa main droite soutient mon dos tandis que la gauche enfouit mon visage dans ses cheveux. Je ne sais combien dure l'étreinte mais sûrement une éternité trop courte.

Elle m'éloigne d'elle et je la vois, enfin. Elle est encore plus belle que dans ma tête. Elle m'examine :

- Comme t'as grandi, l'Jacques! Mais t'es ben maigrichon. Joie et désolation dans sa voix et dans mon cœur. Oh, non,

pas elle! Surtout pas elle! J'en ai marre d'être évalué, soupesé comme un morceau de viande.

Je la regarde et ne sais dire que « Suzanne ». Ce seul mot me paraît le plus beau de tous ceux que je connais. Une tristesse sournoise m'envahit insensiblement.

Pourquoi est-elle si vieille et moi si maigre ?

L'arrivée de sa mère coupe court à mes émois et à mes interrogations. Re-grosses bises humides, re-étréintes sur un giron généreux, elle est chaleureuse et tendre et me remet les pieds sur terre.

Je me surprends à penser que je préfère la poitrine de Suzanne aux nichons de la Marcelle. Il est important d'avoir des choix esthétiques de cet ordre dès le plus jeune âge.

Le repas mêle le rêve et la réalité dans une tranquille harmonie : le regard de Suzanne, le parfum de Suzanne et le goût des petits pois. Je m'en mets une de ces ventrées!

Il y a des explosions en perspective mais ce n'est pas grave, j'aime bien péter. Les pets, ça sent délicieusement mauvais et c'est vachement marrant d'en produire des graves ou des aigus en serrant plus ou moins les fesses. Il paraît que, comme pour les gros mots, il ne faut pas faire ça quand il y a du monde. Maintenant, je sais les faire sans bruit mais je suis souvent trahi par l'odeur... Je n'aime pas les regards soupçonneux.

Un vrai miracle accompagne les fraises du dessert. La Marcelle raconte à sa fille que je n'ai pas le droit d'aller à la Loire à cause des obus et de tout le reste. Moi, j'écoute en prenant mon air le plus misérable. La larme à l'œil, je

confirme l'information. Émue et compatissante, Suzanne, qui n'est pas si patraque que le disait sa mère, réagit :

- Et ben, puisque tu peux pas y aller seul, je t'y mènerai.

- C'est vrai ?

- Pour sûr ! Pas demain ni après-demain mais dans trois jours, et, se tournant vers sa mère, elle ajoute, avec Roger, on avait prévu d'y aller.

Roger ? Roger ? Qui c'est celui-là ? Je range cette question dans un coin de ma tête. Je me passerais volontiers de sa présence et, surtout, d'attendre trois jours mais comment faire autrement ? J'apprends à faire des concessions. C'est fou ce que j'apprends en ce moment.

Je resterais bien encore un peu dans ce havre parfumé où je me sens si bien mais c'est l'heure du retour et des baisers de séparation. Je prends quelque risque. Je prolonge un peu l'appui de mes lèvres sur sa joue. Elle rit et son rire est comme une chanson.

- Il est ben câlin, l'Jacques.

- C'est ben normal, avec la vie qu'il a, commente la Marcelle.

De quoi se mêle-t-elle ? J'ai bien compris ce qu'elle a voulu dire. Ça me fait mal.

Elle a senti qu'elle aurait mieux fait de se taire, sa gêne abrège nos adieux et c'est mieux ainsi.

Mon vélo a perdu ses ailes. Je rentre plus lentement que je ne suis venu. Un trop-plein d'émotions et d'attente me perturbe si bien que, de l'autre côté du pont, une des rares voitures de ce temps manque me renverser.

Mieux vaut, à l'arrivée, ne pas raconter cet épisode.

Je ne sais pas attendre. Je ne veux pas attendre. Je sais déjà que la vie n'attend pas.

Le vélo ? Bouclé.

La Loire ? Interdite.

Et les goujons, vont-ils patienter encore longtemps ? On a rendez-vous, eux et moi.

Deux jours encore, c'est trop long et trop injuste. Je n'ai pas dit mon dernier mot...

Mais aujourd'hui, c'est jour de marché sur le champ de foire, à côté de la faïencerie.

J'aime bien les marchés et surtout celui-ci : des couleurs, des mouvements, des odeurs et tant de promesses de saveurs. Tant de vie.

Marie fait un détour et se dirige vers la boucherie fraîchement repeinte d'un rouge puissant qui tranche singulièrement avec la monotonie grise des maisons alentour.

Même si elle en prend peu, elle n'achète jamais sa viande sur le marché, « à cause des mouches » dit-elle.

Tiens, la bouchère ! Je l'avais oubliée, celle-là. Ses cheveux très noirs et son sourire évoquent en moi l'image de Suzanne. Elle est heureuse de me revoir mais, comme les

autres, s'autorise quelques commentaires sur mon aspect physique. Je m'en passerais bien. Elle m'embrasse. Elle sent bon. Son parfum est peut-être un peu trop fort. C'est sans doute pour masquer cette écœurante odeur de sang qui agresse les narines quand on entre dans sa boutique. J'aime bien la bise qu'elle me fait et qui décore ma joue d'une empreinte cerise. C'est une belle femme mais c'est une vieille. Elle a au moins trente ans.

Le boucher, il est chouette aussi. Il m'offre une tranche de saucisson à l'ail. Je remercie et je déguste. J'adore ça.

À l'ombre d'un mur en ruine proche de la boucherie, de grands paniers d'osier présentent tout ce qu'on ne trouve pas facilement à Vincennes : des fruits et des légumes dont je ne connais pas toujours le nom. C'est frais cueilli ou ramassé, ça a l'air bon et me fait envie. Marie passe son chemin « C'est ben trop cher, ici... Quand on n'a point d'sous, faut point être dispendieux » et, sentencieuse, elle ajoute que dépenser trop « c'est ben des habitudes de Parisgots qui veulent péter plus haut qui z'ont l'darrière ». Allez donc réclamer quelque chose après une telle remarque !

À petits pas, nous nous dirigeons vers le centre de la place occupée par quelques maraîchers et fromagers. Je pourrais rester toute la matinée devant les pyramides de fromages de chèvre dont la couleur passe du blanc au marron foncé, selon l'âge de la chose. Mes yeux et mon nez sont à juste hauteur pour en profiter au mieux.

L'une des pyramides me cloue sur place. Fasciné, je ne peux en détacher mon regard. Les fromages bougent ! Oh, très légèrement, mais ils bougent... et, à bien les observer,

je comprends vite pourquoi. Ce n'est pas qu'une montagne de fromages, c'est aussi une réserve pour la pêche. Chaque crottin a une vie intérieure: il est habité par quelques asticots qui se livrent à une course poursuite sous la croûte. Ça me fait penser aux coureurs que papa m'amène voir et encourager au Vel' d'Hiv à Paris.

Spectacle inoubliable! Et c'est justement dans ce tas que Mémée choisit ce qu'il va falloir ingurgiter. J'en frémis d'avance.

- Quand i' sont ben grattés, y en a point d'dans, assure-t-elle et, dans un fol élan de générosité alimentaire, en achète trois, pour le prix d'un « parce qu'il aime ben ça, le p'tit ». Tu parles!

Je venais d'élargir l'horizon de mes connaissances en découvrant le fromage du pauvre.

Nous sommes rentrés doucement en choisissant de passer par la partie ombragée du champ de foire qu'accaparaient, sous les quelques platanes encore dressés, les marchands de beurre. Un beurre tout blanc comme mes joues citadines de gamin efflanqué ou, parfois, discrètement rose orangé, - le beurre, pas le gamin -, quand il est coloré au jus de carotte. Enveloppé d'une feuille de chou, il flotte dans une bassine de zinc remplie d'eau presque fraîche.

Avec le petit paquet qu'on vient d'ajouter à quelques légumes, le panier ne pèse pas bien lourd. Avec sa taille de souris et ses presque quatre-vingts ans, elle n'a pas de gros besoins. Ma présence, qui l'oblige à tant acheter, doit la perturber mais Marceau a dit qu'il fallait que je mange. Que - je - mange!

Au rythme de ses pas menus, nous regagnons la maison par un raccourci que je retrouve et reconnais. Mises à part Suzanne, Mémée et ma Loire, j'avais presque tout oublié. Pourtant, à coups de raccourci, de petits pois au sucre, de bise de bouchère ou de saucisson à l'ail, l'espace et le temps se réorganisent ou, peut-être, simplement, s'organisent-ils en un tout un peu confus, curieux mélange de regrets présents et de plaisirs à venir, donc incertains.

Le passage par la cour de l'« Auberge de la Belle Étoile » n'est ouvert que les jours de marché. C'est un lieu surchargé de vie. Entre les cris jaillissant de la salle et ceux des bêtes entravées, il est bien difficile, jurons mis à part, de distinguer l'humain de l'animal.

L'air est chargé de puissantes odeurs, pot-pourri de gros rouge, de fourrures, de bouffe, de plumes, de foin et de crottes diverses. Ça sent fort, la ruralité. Ça bouge et ça résonne. Il faut des oreilles et des narines solides.

Quant aux pieds, il vaut mieux regarder où on les pose ou gare aux glissades merdeuses !

La vie, sans doute...